

De l'autre côté du périph' : devenir entrepreneure sociale à la cité des 4000

Tixier Julie
IRG 2354
Université Paris-Est
Julie.tixier@u-pem.fr

Notais Amélie
RITM
Université Paris-Sud
Amelie.notais@u-psud.fr

RESUME

Partant de la vision stéréotypée de la figure de l'entrepreneur comme homme, jeune, issu de grande école, nous nous intéressons au positionnement des femmes entrepreneures sociales dans les quartiers. Nous avons rencontré six d'entre elles au cours d'une formation dédiée à l'entrepreneuriat social au cœur de la cité des 4000 de la Courneuve. Leurs récits de vie nous incitent à questionner ce cadre, sa malléabilité et à creuser la dimension identitaire de cette nouvelle figure entrepreneuriale qui se façonne avec le projet.

Nous posons la problématique suivante : dans quelle mesure le projet d'entrepreneuriat social révèle une construction identitaire pour les femmes des quartiers?

Pour répondre à cette question, nous présentons d'abord les profils, loin des idéaux-types, des six femmes étudiées. Nous analysons leur construction identitaire en périphérie du cadre suivant une lecture butlérienne qui nous guide vers une réflexion sur le devenir-entrepreneure au sens de Deleuze et Guattari (1980).

MOTS CLES :

Entrepreneuriat féminin, entrepreneuriat social, identité, quartiers, ethnométhodologie.

De l'autre côté du périph' : devenir entrepreneure sociale à la cité des 4000

INTRODUCTION

« Depuis 1998, la part des femmes parmi les créateurs ou repreneurs d'entreprises a peu évolué et se maintient aux environs de 30 %. » (Bel, 2009). Cette sous-représentation est confirmée par un rapport récent du centre d'analyse stratégique (Bernard, Le Moign et Nicolai, 2013). La figure entrepreneuriale classique reste en effet en France associée à l'image d'un homme, d'une trentaine d'années, blanc et issu de grandes écoles. Pourtant, cet idéal-type est remis en question par des études sur l'entrepreneuriat féminin (notamment Cornet et Constandinis, 2004) ou s'attachant à des entrepreneurs « différents », de par leurs préférences sexuelles, leurs origines ethniques ou encore socio-culturelles (Alter, 2012).

Cette vision stéréotypée de l'entrepreneur, inscrite dans un cadre sociétal genré, préfigurant d'une identité spécifique, amène à réfléchir au positionnement des femmes entrepreneures sociales dans les quartiers. Nous avons rencontré six d'entre elles au cours d'une formation dédiée à l'entrepreneuriat social au cœur de la cité des 4000 de la Courneuve. Leurs récits de vie nous incitent à questionner ce cadre, sa malléabilité et à creuser la dimension identitaire de cette nouvelle figure entrepreneuriale qui se façonne avec le projet.

Nous posons la problématique suivante : dans quelle mesure le projet d'entrepreneuriat social révèle une construction identitaire pour les femmes des quartiers?

Pour répondre à cette question, nous présentons d'abord les profils, loin des idéaux-types, des six femmes étudiées. Nous analysons ensuite leur construction identitaire en périphérie du cadre suivant une lecture butlérienne qui nous guide vers une réflexion sur le devenir-entrepreneure au sens de Deleuze et Guattari (1980).

ENCADRE METHODOLOGIQUE : UNE ETHNOMETHODOLOGIE POUR COMPRENDRE

« QUELQUE CHOSE DE PLUS »

La rencontre de six femmes au cœur de « la Cité des 4000 » de la Courneuve est le point de départ de cette recherche en novembre 2013. Alors que nous observions le séminaire de formation à l'entrepreneuriat social organisé par l'association Projets pour l'emploi¹ et l'incubateur social d'HEC, nous avons recueilli les récits de vie de six femmes. Celles-ci, par leur singularité et leurs histoires témoignent d'un désir de changer la Cité, leur territoire et leur environnement quotidien par leur projet entrepreneurial. Elles souhaitent créer leur propre emploi et, simultanément, déployer des actions à visée sociale voire sociétale. Toutes ces créatrices d'entreprises en devenir sont en effet portées par des objectifs à la fois personnels (la création de leur emploi, la sortie d'une période de chômage pour certaine, la volonté de valoriser et mettre en œuvre leurs compétences etc.) et plus collectifs (la création d'un service manquant pour les habitants du quartier comme une boulangerie, un service de distribution de produits bios, un food truck d'insertion etc.).

Si le rapport entre femmes était facilité, nous apparaissions tout de même comme deux chercheuses, blanches de surcroît, en situation d'observation pendant la formation. Petit à petit, notre présence s'est faite discrète et nous répondions aux questions sur notre démarche durant les différentes pauses. Nous déjeunions avec les participantes de la formation et profitions de ces instants conviviaux pour échanger de manière informelle (sans prise de notes dans ces moments là) avec les femmes. Ces déjeuners et pauses en commun étaient organisés en toute simplicité.

Très vite, des questions personnelles sur notre parcours dans et hors travail nous sont posées. Lorsque seule l'une d'entre nous est présente sur un des jours de la formation, certaines femmes viennent demander des nouvelles de l'autre chercheuse. Notre appartenance au groupe s'est mise en place naturellement.

Ce positionnement spécifique nous a amené à questionner l'ethnométhodologie en adoptant une posture réflexive sur notre démarche.

Garfinkel positionne l'ethnométhodologie comme une recherche spécifique et complémentaire des analyses formelles qui élabore « quelque chose de plus » Pour cet auteur,

¹ Nous remercions particulièrement Olivier Marciset, délégué général de l'association pour nous avoir facilité l'accès au terrain.

«le phénomène fondamental sur lequel se focalise l'ethnométhodologie est la production, locale et endogène, des choses les plus ordinaires de la vie sociale ; procédant d'un travail d'organisation, ces choses sont observables (à l'aide d'instructions) et l'on peut en rendre compte dans le langage naturel et du point de vue du sens commun. » (Garfinkel, 2001, p. 34)

Coulon (2014) définit l'ethnométhodologie de la manière suivante : *« L'ethnométhodologie est la recherche empirique des méthodes que les individus utilisent pour donner sens et en même temps accomplir leurs actions de tous les jours : communiquer, prendre des décisions, raisonner. »* C'est bien cette quête de sens des femmes qui se construisent au travers de leur projet, qui nous a amené à nous tourner vers cette approche.

La notion d'indexabilité dans l'ethnométhodologie s'intéresse à l'analyse *in situ* des échanges. Cette contextualisation forte des échanges sous différentes formes (langage, gestes...) nous semble indispensable pour que notre matériau recueilli face sens. La spécificité de ce terrain au sein de la Cité des 4000, auprès des femmes, parfois issues de l'immigration rend cette indexabilité fondamentale.

La question de la réflexivité est une dimension importante de l'ethnométhodologie, en ce sens qu'elle fait partie de l'élaboration de la connaissance. Comme l'explique Coulon (2014) : *« La réflexivité désigne donc les pratiques qui à la fois décrivent et constituent un cadre social. C'est la propriété des activités qui présupposent en même temps qu'elles rendent observable la même chose. »*. C'est donc au travers de processus réflexifs, que nous avons cherché à analyser ce cadre social. Cette démarche réflexive a été facilitée du fait que nous étions deux chercheuses sur le terrain et confrontions nos points de vue régulièrement. A la fin de chaque journée sur le terrain (formation et réunion) puis au cours des discussions sur les entretiens et observations, nous débattions sans cesse sur nos observations et notre positionnement par rapport à ces observations. La tenue d'un journal de recherche commun, nous a également permis de revenir et de travailler sur des impressions ou des ressentis.

C'est bien par cette réflexivité, que nous avons cherché à remettre de la distance par rapport à notre terrain de recherche. Le cadre théorique nous aidant à repositionner un terrain pourtant particulièrement touchant de notre point de vue. Nous nous sommes alors découvert une sensibilité assumée par rapport aux femmes rencontrées, qui nous ont émues, touchées et permises d'évoluer en tant que chercheuse.

Le tableau suivant présente quelques caractéristiques de ces femmes et de leur projet.

Table 1: Caractéristiques des profils des six femmes interrogées et de leur projet

Prénom	Age, Situation familiale et pays d'origine	Situation professionnelle	Projet
Rachida	52 ans, en couple, 5 enfants Algérie	Chômage depuis 2 ans	Boulangerie au milieu de la cité de Sevrans
Laurence	50 ans, en couple, sans enfants France	Chômage > 10 ans	Circuit court de produits bios en provenance d'Ardèche pour les habitants de la Courneuve et ses environs
Tatiana	29 ans, célibataire sans enfants Roumanie	Chômage < 12 mois	Lien entre la France et la Roumanie pour favoriser les projets en Roumanie et le transfert de compétences
Elodie	39 ans, mariée, deux enfants Gabon	Chômage < 6 mois Déjà 2 créations d'entreprise (Gabon et France) – Forte expérience dans le domaine de l'insertion et l'associatif	Food-truck d'insertion sur les 9 communes de Est-Ensemble (Bondy, Drancy ...) Volonté de faire travailler 2 salariés en contrat d'insertion
Leila	46 ans, séparée, 2 enfants (18 et 21 an) Algérie	CDD à temps plein – fin dans moins de 6 mois avec possibilité de CDI (questionnement : cdi ou création)	A Sevrans, création d'une association d'animation pour les jeunes de 6 à 16 ans (danse, théâtre, cuisine, alphabétisation, informatique ...)
Karima	50 ans, élève seule sa fille de 7	Chômage > 5 ans	Récupération des fruits & légumes invendus pour problème de

	ans Algérie		calibrage pour les distribuer (dons ou vente à bas prix) à des personnes à faible revenus – commune de Sevrans
--	----------------	--	--

La méthode des récits de vie

La grille d'entretien adoptée laisse une large part à la femme pour énoncer son projet et revenir sur les éléments qui lui semblent importants. A partir de la question du projet, chacune des femmes nous a fait part des éléments centraux de ce dernier et nous avons seulement rebondi sur les éléments énoncés. C'est naturellement que chacune d'elles est revenue sur le lien entre les entreprises créées et ses trajectoires antérieures (Davidsson, 1995 *in* Tounès 2006).

Nous analysons les récits de vie de ces femmes et en reportons ici quelques verbatim illustratifs. Selon Bertaux (1997), il y a récit de vie « *dès lors qu'un sujet raconte à une autre personne, chercheur ou pas, un épisode quelconque de son expérience vécue* » (Bertaux, 1997). Cette méthode de collecte présente l'intérêt de mettre en lumière les logiques d'action et de capturer les processus complexes (Bertaux, 1997 ; Sanséau, 2005). Les récits de vie de ces six femmes éclairent la sinuosité de leur chemin de vie professionnelle et personnelle autant que les conditions et les raisons de leur volonté d'entrepreneuriat social. Les parcours de ces six femmes ne sont pas ici mobilisés dans une visée généralisatrice mais souhaitent plus modestement soulever, par leur richesse et leur singularité, de nouvelles pistes de réflexion.

1. LES FEMMES AU CŒUR DE LA CITE : DES PARCOURS RICHES ET VARIÉS REPRESENTATIFS D'UNE DIVERSITE

Pour comprendre et mieux appréhender le portrait de chacune de ces femmes, le contexte d'émergence de leur projet d'entrepreneuriat social est rappelé. Ce dernier est décrit au regard

du rapport entretenu avec le marché du travail. Les extraits suivants illustrent le lien plus ou moins distendu, plus ou moins conflictuel, qui unit ces femmes au marché du travail et commencent à familiariser à l'histoire de vie de ces femmes.

1.1. UN ANCRAGE AU MARCHE DU TRAVAIL TRES HETEROGENE

Les six femmes rencontrées représentent des situations sociales et des rapports à l'emploi et au marché du travail particulièrement divers.

- L'entrepreneuriat contraint (Laurence & Karima)

Laurence et Karima, lors de l'évocation de leur parcours, ont très rapidement évoqué leurs difficultés, ancrées dans un sentiment de distance vis à vis du marché du travail ; marché avec lequel elles ont pourtant toujours cherché à garder un lien, même précaire, même en pointillés.

« Ca fait 10 ans que je ne travaille pas ... à mon âge (50 ans) chercher du boulot ... je ne me leurre pas donc je me suis dit, il faut que je monte ma boîte. Ces dix dernières années, j'ai écrit un peu dans des scénarios, avec des copains mais moi, seule, j'ai essayé mais pour avoir des subventions, il faut déjà avoir une carte... » (Laurence)

Laurence évoque son âge et sa longue déconnexion du marché du travail « classique » comme des facteurs de discrimination certains. L'entrepreneuriat semble être pour elle la seule vraie solution pour renouer avec le monde du travail. De la même façon, le témoignage de Karima nous ramène à cette rupture avec le monde salarié.

« Vous ne travaillez pas ?

Non

Depuis longtemps ?

Depuis 2008 je ne travaille pas, ma fille, des soucis familiaux (mère malade), ... Mais j'ai toujours été dans les associations ... »

Les difficultés à arbitrer entre une vie familiale et professionnelle ont ainsi orienté Karima vers une rupture lente avec le marché du travail.

- L'entrepreneuriat expérimenté (Rachida et Elodie)

Elodie et Rachida offrent des portraits d'entrepreneures plus expérimentées. Pour Elodie, l'entrepreneuriat s'inscrit dans la continuité professionnelle d'une carrière déjà traversée de projets de création d'entreprise.

« J'ai déjà créé deux entreprises. La première a 22 ans, en Afrique dans la restauration à Libreville. La seconde, place de la nation à Paris, je l'ai créée à 25 ans (...) Bilan déposé trois ans après. C'est là que je me suis rendue compte que j'avais beaucoup d'affinités avec le social car je me retrouvais à trouver du boulot à mes clientes qui en avait perdu. Du coup, j'ai voulu travailler dans le social » (Elodie).

Après deux expériences d'entrepreneuriat classique, Elodie se tourne vers l'entrepreneuriat social, suite à la prise de conscience de certaines « affinités ». Travailleuse sociale durant quelques années de façon bénévole, puis salariée, elle souhaite grâce à son projet mutualiser les différentes expériences de son parcours professionnel.

Pour Rachida, le projet est également une expérience entrepreneuriale supplémentaire. Il s'agit d'une nouvelle boulangerie après que la première ait dû fermer suite à un projet de réhabilitation.

« Notre ancienne boulangerie faisait travailler tout le monde (...) Aujourd'hui, mes enfants ne travaillent pas ... ils ne veulent pas travailler ailleurs. Mon mari ne travaille pas. (...) Même si je ne travaille pas, je fais la couture, je fais du sport ... J'aime beaucoup travailler, je ne peux pas rester comme ça. »

L'histoire de Rachida révèle le besoin du travail, le sens qu'il confère au quotidien de cette femme, au delà du simple rapport d'échange économique. Elle livre également son désir que ce projet permette à l'ensemble de sa famille de renouer avec le travail. Le besoin de Rachida ne s'entend pas seulement comme un besoin personnel ; c'est un projet familial grâce auquel elle souhaite redonner une activité à ses fils, parties intégrantes de la première boulangerie installée en France. L'espoir de cette mère est donc de voir tout son cercle familial retourner sur le marché de l'emploi et renouer avec une identité professionnelle. Au delà de l'activité que cela lui procurera, c'est surtout la sortie d'une crise familiale de l'emploi qui l'habite. Opportuniste, elle sait que si elle porte le projet, elle obtiendra davantage de soutiens de la part des différentes parties prenantes auxquelles elle est confrontée.

- Le choix de l'entrepreneuriat social (Tatiana et Leila)

Tatiana et Leila construisent leur projet sur des bases différentes. Tatiana, titulaire d'un Bac+5 a choisi l'entrepreneuriat alors que de nombreuses opportunités s'offraient à elle. *« J'ai fini mes études en 2011. J'ai commencé à travailler (...), J'ai fini mon CDD et je n'ai pas voulu renouveler (...)- je suis allée à pôle emploi – ils m'ont aidé (...et) m'ont orienté vers les bonnes formations pour concevoir mon projet. »*

Leila, elle aussi évoque le désir d'entreprendre malgré des opportunités salariales intéressantes. C'est la seule des six femmes qui travaille au moment où nous la rencontrons. Pour elle, le projet entrepreneurial s'avère donc plus risqué *« Aujourd'hui, je suis coordinatrice dans une association (RERS : réseau d'échange de savoir). Je fais cette formation dans le cadre de la FPC². Pour l'instant, j'ai un contrat jusqu'en mars avec possibilité en CDI mais je ne sais pas... Je préfère me concentrer sur mon projet si possible »*. Si elle se lance, elle devra renoncer à un CDI.

1.2. L'IDENTITE PROFESSIONNELLE AU-DELA DE L'EMPLOI

Ces six femmes offrent un aperçu de l'hétérogénéité de la relation au travail de ces entrepreneures. Nous avons été frappées par le terreau particulièrement fertilisant que constituent les activités extra-professionnelles. Les différents projets se nourrissent d'une soif d'utilité et renvoient à l'identité même de la femme qui, quand l'emploi manque, voit son identité toute entière, en tant qu'individu ébranlée. L'identité professionnelle s'absente et s'efface parfois dans le parcours de ces femmes qui ne sont pas toujours qualifiées. Pourtant, ces femmes évoquent toutes la substitution de l'utilité au travail par l'utilité dans la vie associative avec un certain militantisme.

« J'étais bénévole dans un comité de quartier » (Leila).

² Formation Professionnelle Continue

« Je suis à l'asso des parents d'élèves depuis 14 ans(...)en ce moment, je participe à un projet dans la ville de Noisy-le-sec, nous sommes en train de mettre en place une S.C.I.C. d'une épicerie buvette bios et circuit court. Je suis au conseil d'administration et nous sommes en plein dedans, dans la négociation des locaux...j'y étais encore hier, parce qu'il fallait encore défendre le projet devant le maire, dire ce que ça allait apporter à la ville » (Elodie).

Cet engagement dans des activités hors-travail alimente le projet en révélant le besoin social au cœur de l'activité entrepreneuriale. Il contribue à la constitution d'un socle de compétences humaines et relationnelles perçues comme de véritables atouts dans le passage du projet à l'entreprise. Elles réintègrent, par leur projet entrepreneurial, les compétences et l'identité qu'elles ont contribué à asseoir dans leurs activités extra-professionnelles. La voie entrepreneuriale offre l'opportunité de dessiner les contours d'une nouvelle identité. Dans ce contexte contemporain spécifique que sont les quartiers, ces femmes donnent à voir comment la construction identitaire peut s'opérer et évoluer également en dehors de la relation d'emploi, via un travail bénévole. Elles prolongent en cela les travaux de Sainsaulieu (1977) qui a remarquablement décrit la construction de l'identité professionnelle dans l'organisation. Il souligne entre autre que l'identité est un construit social au cœur duquel la reconnaissance de soi par autrui est primordiale.

Le projet doit être empreint de cette identité qu'elles ont lentement construite. Une identité personnelle qui *via* le projet deviendra une identité également professionnelle. Pour mêler leur personnalité et imprégner leurs valeurs au projet, elles évoquent le souhait d'entreprendre autrement. La caractéristique sociale du projet semble pleinement intégrée par ces femmes qui envisagent les relations avec leurs interlocuteurs clés sur les bases d'un partage de valeurs et non sur des bases strictement commerciales. Le témoignage de Laurence est particulièrement parlant à cet égard. *« Pour moi, c'est vraiment important la relation, que les gens qui achètent aient vraiment conscience de ce qu'ils achètent, qu'ils aident l'agriculteur, qu'ils participent à cela plutôt qu'à la grande distribution. J'ai environ 20 à 30 producteurs et puis en plus, chacun en connaît d'autres donc dès que tu commences ce sont des amis maintenant. Pas juste des copains. »*

Dans la même veine, Leila nous confie *« c'est un cheminement, si je peux après être autonome, créer quelque chose, j'ai toujours été dans des métiers dans l'aide. Et là, l'aide me*

paraît concrète et me correspond bien. Ça fait partie d'un cheminement, d'un raisonnement et de comment on souhaite être, une façon de voir sa vie. Je voudrais être bien, zen... »

Le projet entrepreneurial porte des ambitions plus vastes, à la fois personnelles et sociétales. On retrouve ainsi la dualité de la construction identitaire évoquée par Dubar entre identité pour soi et pour autrui mais on note également une voie de réconciliation entre « l'assignation par les autres et (la) revendication par soi (Que fais-je de ce que les autres disent de moi?)» (Dubar, 2007).

Lorsque Dubar (2007) évoque la notion de construction d'identité, il spécifie que : « *Les manières de devenir sont liées à des normes, cadres cognitifs, représentations sociales, des façons d'être et de dire, des trajectoires typiques dans des organisations fluides, des formes identitaires déterminées dans des contextes divers* » (Dubar, 2007, p.18). Nous nous intéressons ici non pas à la trajectoire de l'identité de ces femmes entrepreneures, mais à leur construction identitaire en périphérie de la représentation classique de l'identité de l'entrepreneur. Partant de l'analyse de ces rapports au marché du travail différenciés et des motivations à la création variées, c'est le processus de construction de cette nouvelle identité qui nous amène à questionner le devenir-entrepreneure comme le devenir-femme.

Contrainte par la société et le monde du travail relativement excluant, elles décident de dresser leur portrait en arborant des visages de femmes engagées pour la société et bien décidées à y agir pour la modifier.

1.3. LE PROJET D'ENTREPRENEURIAT SOCIAL POUR DEPASSER UN POINT DE RUPTURE

Leurs histoires expriment, pour certaines, à un moment donné, une rupture vis-à-vis de la relation d'emploi salarié classique. Elles évoquent différentes défaillances du marché du travail qui sont, pour elles, autant d'espoirs déçus : incapacité à faire valoir leurs compétences dans le temps (multiplication de contrats courts sans accès à un CDI), rejet systématique sur le marché du travail (chômage de longue durée) ou encore volonté de mobiliser les connaissances acquises au cours de sa formation initiale ou durant leurs engagements associatifs. Le marché du travail déconstruit progressivement leur relation à l'emploi. Mais au lieu de baisser les bras et d'accepter cette situation d'exclusion sociétale,

voire de handicap (Cornet & Constantinidis, 2004), ces femmes envisagent en créant leur propre emploi, de se (ré)insérer dans la société tout en y déposant leur empreinte. Leur projet entrepreneurial trace également le sillon d'une identité en pleine mutation, d'une construction identitaire qui s'affine et s'affirme dans et par le projet entrepreneurial.

Ces femmes souhaitent, au travers leur projet, inverser et réinventer leur « destin » (Alter, 2012) tout en échappant aux mécanismes de discrimination. Pour Bruni, Gherardi et Poggio (2004) l'entrepreneuriat n'est pas seulement un acte économique mais c'est aussi un acte culturel. Le sens qu'elles donnent à ce futur travail et la nouvelle place qu'elle souhaite occuper dans la société transparaît dans leur projet entrepreneurial qui s'avère le terreau de la constitution d'une nouvelle identité professionnelle au sens de Sainsaulieu (1977).

2. DEVENIR-ENTREPRENEURE : LES DIFFERENTES FACETTES D'UNE CONSTRUCTION IDENTITAIRE

2.1. UNE CONSTRUCTION IDENTITAIRE ANCREE DANS UNE CONCEPTION GENREE : UNE LECTURE BUTLERIENNE

Le moment où nous rencontrons ces six femmes est particulièrement intéressant dans la mesure où il nous permet de saisir leurs désirs à l'état brut. Le projet est en pleine maturation et c'est donc un projet pur, rêvé qu'elles nous dépeignent. Dans ce projet, on retrouve fortement leur désir d'entreprendre pour devenir celle qu'elle souhaite être pour elle mais aussi devenir pour les autres.

Ces femmes inscrivent fermement leur genre dans leur démarche, que ce soit par l'intégration de leur famille, de leurs personnalités ou de valeurs dite féminines. Notons que 4 des 6 femmes sont à la tête de famille monoparentale ou seule. La présence masculine reste floue et éloignée. Rappelons que pour Butler (2005), le genre est « *performatif, c'est-à-dire qu'il constitue l'identité qu'il est censé être* » (p.96). Leur identité en tant que femme représente un point important dans leur projet. Elle leur a permis de participer à une formation réservée aux femmes, entre femmes et dans une conception genrée assumée. Lorsqu'elles justifient le choix de l'entrepreneuriat dans sa dimension sociale, elles ont recours aux stéréotypes de la femme dans la relation d'aide, que cette aide soit au niveau de la famille (Rachida souhaite entreprendre pour créer son emploi mais aussi et surtout ceux de ses fils) ou au niveau de la

société (notamment Tatiana pour le développement de la Roumanie et Leila pour les jeunes de Sevran). En se définissant comme entrepreneure, elles ne gommant pas la dimension féminine de leur identité mais la revendique comme un point fort de leur projet. La construction de leur identité d'entrepreneure repose en partie sur le genre. Tatiana considère que le domaine du « care » est spécifique aux femmes qui ont une inclinaison « naturelle » vers la relation d'aide.

Ces femmes traversent les frontières du cadre genré. Elles adoptent des comportements traditionnellement reliés à une identité ou des valeurs masculines (ambition, challenge, compétition), tout en les revisitant pour les réintroduire dans une version féminisée (un challenge pour la société, un pouvoir liée à la position de chef revisité sous des formats et des comportements distincts). A la fois dans la continuité et à la marge des comportements dominants, elles dressent le portrait de femmes qui se construisent à la périphérie, à la fois dans et hors du cadre. Leur projet ambitionne de reconstruire le cadre, de l'élargir, de le modifier, d'en définir de nouveaux codes et règles d'usage qui sans avoir vocation à s'étendre à l'ensemble du cadre, ont le mérite de questionner et de modifier celui-ci.

La vision butlérienne de l'identité se construit comme un processus fondé sur les normes et le cadre social intériorisé. Cette intériorisation du cadre par les femmes représente à la fois une contrainte et une opportunité de s'affranchir d'attentes diverses et de normes sociales. Leur conscience de cette intériorisation est assez variée et leur conception de la norme sociale est hétérogène. Notons que 2 des 6 femmes portent le voile ou un couvre-chef. Leur position par rapport à la norme sociale contextualisée (en France et dans les quartiers) est alors spécifique et interroge par rapport au cadre religieux et social. C'est au détour d'un déjeuner que Leila nous confie avoir été discriminée lors de sa candidature à une formation universitaire ainsi que lorsqu'elle a postulé à des emplois.

Elles s'affranchissent de la représentation qu'elles peuvent produire de la figure entrepreneuriale. Elles acceptent leurs contraintes en tant que femmes et des quartiers pour transformer ces caractéristiques qui peuvent être perçues comme un handicap, en un point fort de leur projet. Elles créent leur entreprise en tant que femme et en s'affirmant comme telle. Nous sommes frappées par la diversité des tenues vestimentaires qui revendiquent à la fois une féminité et une origine ethnique. En tant que « minorité » au sens de Deleuze et Guattari (1980), elles se positionnent délibérément à la marge du cadre. Il semble que le

positionnement en périphérie permette un développement plus libre et affranchi de certaines attentes et contraintes sociales. On retrouve ici les chemins de traverse dépeint par Mozère (2005, p.59) qui considère que : « *Pour « devenir-femme », les femmes doivent emprunter des chemins de traverse, non pour se plier aux arborescences hiérarchisantes, mais ruser et les « fuir » le long de rhizomes qui connectent des univers, des régimes et des registres que rien jusque-là ne prédisposait à se croiser et s'entremêler* ». Ces chemins de traverse prennent la forme d'un développement d'entreprises différentes. Ces projets entrepreneuriaux sont différents dans leur objet social et dans les modes de gouvernance choisis. Ce sont des associations locales, des entreprises par et pour les habitants de la cité. C'est donc en s'appuyant sur la différence qu'elles construisent leur projet et se définissent comme entrepreneure. A l'image des patrons atypiques étudiés par Alter (2012, p.216) qui étudie le mode « *d'intériorisation et de valorisation de la différence* ». Considérant que « *Vivre avec sa différence de manière digne consiste d'abord à la reconnaître, puis à l'accepter et à la valoriser, et parfois à la revendiquer.* » (2012, p.216) . Ce sont ces chemins de traverse qui nous ont amené à interroger comment elles sont « *devenues-entrepreneures* ».

2.2. LA CONSTRUCTION IDENTITAIRE DU « DEVENIR-ENTREPRENEURE » : UNE LECTURE DELEUZO-GUATTARIENNE

Partant de l'analyse de la société où l'étalon-majoritaire, est représenté par l'homme, Deleuze et Guattari (1980) étudient le « *devenir-femme* ». Nous nous sommes intéressées à la construction identitaire qui s'élabore à la marge puisque comme le précise les auteurs « *tout devenir est un devenir-minoritaire* » (p.355). La notion de devenir est définie par les auteurs comme « *Le devenir est le mouvement par lequel la ligne se libère du point, et rend les points indiscernables : rhizome, l'opposé de l'arborescence, se dégager de l'arborescence.* » (p.360). Cette définition du « devenir », nous amène à analyser les motivations des femmes dans leur projet entrepreneuriaux au travers du prisme d'un devenir-entrepreneure, au-delà du devenir-femme. En effet, ces femmes, loin de la figure molaire (au sens de Deleuze et Guattari), s'affirment comme des entrepreneures qui de part leur caractéristiques intrinsèques (en tout cas intériorisées comme telles) de femme, des quartiers, issues de la diversité pour la plupart, ne rentrent pas dans le cadre. C'est bien en s'affranchissant de ce cadre perçu comme trop éloigné et de fait inatteignable, qu'elles deviennent entrepreneurEs.

C'est bien une nouvelle figure d'entrepreneure sociale qui se dessine alors à la Courneuve avec ces femmes pourtant aux profils si hétérogènes. En se construisant comme entrepreneure, elles inventent une ligne, un rhizome.

« *Si la ligne s'oppose au point (ou le bloc au souvenir, le devenir à la mémoire), ce n'est pas d'une manière absolue : un système ponctuel comporte une certaine utilisation des lignes, et le bloc assigne lui-même au point des fonctions nouvelles* » (Deleuze et Guattari, 1980, p.360). C'est dans ce sens que nous observons que le devenir-entrepreneure des femmes des quartiers, en adoptant une démarche genrée et assumée, déforme alors le point (la figure de l'entrepreneur traditionnel – homme, blanc, ayant réalisé des études supérieures). Allard-Poesi et Huault (2012), qui mobilisent elles aussi les travaux de Butler, soulignent le rôle dual de la répétition dans la construction du cadre : à la fois élément de construction du cadre, elle permet aussi des modifications des structures sociales « *ce sont de ces répétitions que naissent les possibilités de déraillement, condition même de la re-signification. Les institutions sociales sont ainsi susceptibles de changements, d'altérations, de « reterritorialisation »* » (Allard-Poesi & Huault, 2012, p. 434) .

Est-ce que nos 6 femmes ne sont pas en train de faire glisser l'identité de l'entrepreneur vers un modèle plus riche. L'entrepreneuriat social et l'entrepreneuriat dans les quartiers sont, tout comme l'entrepreneuriat féminin, de nouveaux modèles qui modifient la figure initiale de l'entrepreneur et l'enrichissent de sa diversité.

CONCLUSION

Cette recherche souhaite contribuer à démystifier la figure entrepreneuriale classique. Elle propose une vision du projet entrepreneurial où s'entremêlent chemins de vie et chemins de traverse. Ancré dans un contexte personnel, géographique et familial, le projet structure et est structuré par l'identité de la porteuse de projet. Cette influence réciproque entre l'identité de la femme et son projet s'inscrit dans un travail de construction identitaire, de positionnement dans le cadre sociétal et de modification même de ce dernier. La formation engagée par les femmes amène à questionner la rigidité du cadre, sa perméabilité. Les femmes des quartiers mettent en place des actions afin de le recomposer et de le reconstruire pour mieux s'y insérer.

Ce travail aux frontières, à la périphérie du cadre, nous a nous-mêmes guidées vers une réflexion sur notre posture en tant que chercheur. Ce terrain de recherche en zone dite sensible nous a engagé à reconnaître et à accepter notre sensibilité mais aussi à y faire face. Grâce à cette recherche, nous éprouvons le sentiment d'être devenues chercheuses autrement. La poursuite de ce terrain de recherche est aujourd'hui appréhendée avec un engagement et une sensibilité assumés. « *Nous ne sommes plus nous-mêmes. Chacun reconnaîtra les siens. Nous avons été aidés, aspirés, multipliés.* ». (Deleuze et Guattari, 1980).

BIBLIOGRAPHIE

Allard-Poesi F., Huault I., (2012), « Judith Butler et la subversion des normes : Pouvoir être un sujet » in O. Germain (dir.), *Les Grands Inspirateurs de la Théorie des Organisations*, Mondeville : EMS.

Alter N., (2012), *La force de la différence, itinéraires de patrons atypiques*, Presses universitaires de France.

- Bel G., (2009), "L'entrepreneuriat au féminin", Communication du Conseil économique, social et environnemental.
- Bernard C., Le Moign C, Nicolai JP., (2013), "L'entrepreneuriat féminin", *Document de travail du CAS*, N°2013-06, avril 2013.
- Bertaux, D., (1997), *Les récits de vie : perspective ethnosociologique*, Nathan, Paris.
- Bruni A., Gherardi S., Poggio B., (2004) "Doing Gender, Doing Entrepreneurship: An Ethnographic Account of Intertwined Practices", *Gender, Work and Organization*, vol.11, n°4, pp. 406-429.
- Butler J., (2005), *Trouble dans le genre – Le féminisme et la subversion de l'identité*, Editions La Découverte. Traduction de *Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity*, Routledge, New York, 1990.
- Cornet A. et Constantinidis C., (2004), « Entreprendre au féminin Une réalité multiple et des attentes différenciées », *Revue française de gestion*, 2004/4 no 151, p. 191-204.
- Coulon A., (2014), *L'ethnométhodologie*, P.U.F. « Que sais-je ? », (6^e éd.), p. 24-44.
- Deleuze G., Guattari F., (1980), *Mille plateaux – Capitalisme et schizophrénie 2*, Les Editions de Minuit.
- Dubar C., (2007), « Polyphonie et métamorphoses de la notion d'identité », *Revue française des affaires sociales*, 2007/2 n° 2, p. 9-25.
- Dubar C., (1991), *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*, Armand Colin, 4e édition 2007.
- Garfinkel H., (1996), « Le programme de l'ethnométhodologie », in Michel de Fornel et al., *L'ethnométhodologie*, La Découverte « Recherches », 2001 p. 31-56. Traduction de « Ethnomethodology's Program », *Social Psychology Quarterly*, Vol. 59, No. 1 (Mar., 1996), pp. 5-21.
- Mozère L., (2005), « « Devenir-femme chez Deleuze et Guattari » quelques éléments de présentation », *Cahiers du Genre*, 2005/1, n°38, p.43-62.
- Ogien A., (2008), « À quoi sert l'ethnométhodologie ? », *Critique*, 2008/10 n° 737, p. 804-820.
- Sainsaulieu R., (1977), *L'identité au travail*, Presses de Sciences Po.
- Sanséau, P-Y., (2005), « Les récits de vie comme stratégie d'accès au réel en sciences de

gestion : pertinence, positionnement et perspectives d'analyse », *Recherches qualitatives*, Vol. 25, n°2, 2005, p. 33-57.

Tounès A., (2006), « L'intention entrepreneuriale des étudiants : le cas français », *Revue des Sciences de gestion*, Direction et Gestion, Mai/Juin, n°41, 219.